

L' Abeille.

6me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me Année.

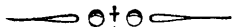
VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 12 OCTOBRE 1853.

No. 1

L'ABEILLE ET L'ÉCOLIER.

Des fleurs nouvellement écloses,
Pour composer un nectar précieux,
Une Abeille cueillait le suc délicieux.
Elle errait sur le thym, l'amaranthe, les roses,
Le serpolet, le myrte, ami des Dieux.
Un jeune Adolescent, qui parcourait ces lieux,
Immuable, craignant de lui porter obstacle,
Jetait sur son travail un regard curieux.
Il s'avance, surpris... Mais quel nouveau spectacle
Vient encore étonner son esprit et ses yeux !
Dans une ruche transparente,
Il voit une grande cité,
Citée nombreuse, où de chaque habitante
Il admire l'activité,
L'ardeur, la force et la dextérité.
La troupe toujours agissante
Ignore l'art d'user d'un secours emprunté ;
Elle travaille et se tourmente
Pour les divers besoins de la société.
Chacune a sa tâche, elle augmente
Selon l'âge, le temps et la nécessité ;
L'une forme la cire, et l'autre la cimente,
Pour bâtir des maisons à la communauté.
Dans un réservoir apprêté,
L'autre met en dépôt cette liqueur charmante
Dont on nourrit un jeune enfant gâté.
Un roi... disons mieux, une reine
Leur dicte un ordre respecté ;
Elle parle, et l'on suit avec docilité
Les décrets de la Souveraine.
L'Écolier était enchanté.
Dieu ! disait-il, quelle merveille !
Filles du Ciel, quelle est votre sagacité !
Que j'aime à voir, dans mon oisiveté
Cette sagesse sans pareille,
Ce bel ordre, cet art, cette vivacité,
Et cette ardeur qui me réveille !
Il louait tout, lorsqu'une jeune Abeille
Après l'avoir bien écouté,
D'une voix bourdonnante, et sans obscurité,
Lui siffla ces mots à l'oreille :
“ Dans cet ouvrage si vanté,
“ Adore et reconnais plutôt la Providence.
“ Son doigt nous a tracé le plan et l'ordonnance
Des cases que nous bâtissons.
“ Elle a marqué les fleurs, et nous les choisissons ;
“ Soumises à sa voix, à ses décrets suprêmes,
“ Notre mérite est de suivre sa loi.
“ Si nous formons le miel, ce n'est pas pour nous-
mêmes,
“ C'est pour les hommes, c'est pour toi.
“ Ainsi, jeune mortel, qui que tu puisses être,
“ Remplis, comme nous, ton emploi,
“ Et sache qu'ici bas le Ciel ne t'a fait naître
“ Que pour servir les Dieux, la Patrie et ton Roi.”
MARIE.



CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE.

Le congrès scientifique de France tient sa session de 1853 à Arras. Mgr Parisis s'est rendu à une de ses séances; il y a prononcé le discours suivant :
“ Messieurs, telle est aujourd'hui la hau-

te position de votre congrès scientifique dans le monde, que les villes les plus illustres comme les plus importantes se trouvent honorées d'obtenir une de ses sessions, et qu'après avoir joui de ce rare privilège, elles l'inscrivent dans leurs annales comme un brillant souvenir, et le transmettent à leurs enfants comme une gloire pleine d'encouragement et de sérénité.

C'est d'abord un précieux mérite pour vous, Messieurs, d'avoir réhabilité le culte spirituel et désintéressé des lettres et des sciences dans un siècle où le matérialisme avait dégradé tant d'intelligences et l'égoïsme desséché tant de cœurs. C'est aussi un honneur véritable pour les villes que vous jugez capables de s'associer à ce mouvement régénérateur et d'apporter leur tribut au trésor de lumière qu'ont produit depuis vingt ans vos investigations incessantes et vos courageuses manifestations.

Puisque notre chère ville épiscopale est aujourd'hui même en possession de cette insigne faveur, nous y applaudissons comme à une justice qui lui est rendue, et surtout, nous sommes heureux de le proclamer, nous nous en félicitons comme d'une jouissance paternelle.

Maintenant, M. M., laissez-nous vous dire ce qui nous fait regarder vos travaux collectifs, non plus comme un très honorable passe-temps, non plus même comme un sujet de haute émulation pour les esprits les plus éminents et les plus ornés de l'Europe, mais comme un véritable bienfait social : ce qui nous inspire pour vous une sympathie profonde et presque religieuse, ce qui nous eût rendu inconsolable si nous n'eussions pas pu venir nous asseoir un instant parmi vous, c'est que, dans toutes vos études, tous, de plus en plus, vous cherchez le vrai, rien que le vrai ; c'est que de plus en plus vous l'y trouvez, et que tout votre but, comme toute votre joie, c'est de faire resplendir la vérité en toute chose.

La vérité ! ah ! M. M., qui de nous ne sait combien depuis trois siècles elle avait sur presque tous les points été altérée parmi nous, combien les idées publiques

en avaient été détournées, tantôt par des dégradations successives, tantôt par de violentes aberrations, et comment toutes les commotions, toutes les crises, toutes les angoisses par lesquelles ont passé nos sociétés modernes s'expliquent par les mensonges dont elles ont été saturées, de même que certaines maladies s'expliquent par les poisons dont on s'est nourri.

Car, M. M., la vérité, c'est tout dans le monde; dans les arts, la vérité, c'est le beau; dans les sciences physiques, la vérité c'est la force; dans les sciences intellectuelles, la vérité, c'est la lumière; en morale, la vérité, c'est la vertu; en politique, la vérité, c'est l'ordre; en religion comme en tout, la vérité, c'est Dieu; puisque comme le remarque saint Augustin, tout ce qui est vrai vient de celui qui a dit : *Ego sum veritas*.

La vérité est multiple pour vous dans son application, à cause de la diversité de nos facultés et de nos besoins, mais elle est une dans sa nature et dans sa source, parce que la vérité, c'est ce qui est, et tout ce qui est tient à Dieu ou par sa substance ou par ses lois.

D'où il suit, Messieurs, qu'attaquer la vérité sur un point, c'est l'ébranler plus ou moins sur tous les autres, et qu'au contraire la restaurer comme vous le faites sous certains rapports, c'est plus ou moins la raffermir toute entière.

Aussi, remarquez-vous, M. M., en parcourant l'histoire, qu'à certaines époques des nations, et notamment de notre belle France, toutes les vérités à la fois sont en honneur, et alors il y a dans tous les esprits une fermeté, une lucidité, une rectitude qui se remarquent dans toutes leurs œuvres, quelle qu'en soit la matière ou l'objet, en sorte que naturellement et instinctivement on dit de ce siècle : Il était dans le vrai.

A d'autres époques, au contraire, on voit s'opérer un phénomène que nos saintes écritures ont décrit par ces paroles énergiques et frappantes : *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum*. Les vérités diminuent, non pas en elles-mêmes, puisqu'elles sont inaltérables, mais aux yeux des peuples, à *filiis hominum*.